

IV

(en corps
14 ou 16)

LE CRITERE DE LA VIE

en
capitales
italiques.

Syncope de l'âme - La charité convertit mieux que la logique -
Eglise en marche et Catholicisme "noué" - Tissus conjonctifs
et cellules nobles - Le souci de l'Oïkouménê - Le prix de la
Perle unique.

AU R.P.C..., DOMINICAIN) en petites capitales

Le R.P. M.-J.C... était alors mobilisé sur la ligne Maginet. D'ou
tout un préambule purement personnel, que nous supprimons ici. C'est
après avoir lu les écrits si intensément apostoliques du Père C...,
que l'auteur avait envisagé la synthèse conciliatrice du Catholicisme
et de l'Orthodoxie. Une première lettre avait informé l'éminent et
charitable Dominicain de la détresse où se débattait l'auteur. Il y
fut répondu par une missive, à laquelle fut envoyée la réponse que
voici.

Bruxelles, le 21 décembre 1939.

.....
..... Il y a des moments où l'âme doute. A certaines heures de la vie spi-
rituelle, ce doute n'attaque point la connaissance, mais la vie; c'est comme
un reflux de l'énergie spirituelle, une léthargie de l'homme intérieur. J'ai
lu dans Jules Verne, quand j'avais dix ans (dans Les Indes noires, je crois),
qu'un lac d'Ecesse, un lac souterrain nommé Malcolm si j'ai bonne souvenance,
s'est vidé un beau jour par une faille secrète. Ainsi l'âme fuit, s'évade

par je ne sais quelle blessure; vide de Dieu, elle n'a, elle n'est plus rien (1). Les "ténèbres extérieures" lui sont devenues intérieures (peut-être parce qu'elle est devenue elle-même "extérieure"). La teneur, l'énacé plutôt des croyances, alors, a si peu d'importance ? Arguments, objections, autant en emporte le vent ? quant à prier, tout comme simplement formuler, penser sa foi, c'est mâcher du foin : quod priusquam evellatur, exaruit ON EST MORT. Or, ce qui ranime, ce qui ramène à la chaleur de la vie, ce qui fait revivre en nous les vérités de la foi, "tout à fait desséchées" - et spiritum non habebant - de sorte qu'en elles rentre l'esprit, steteruntque super pedes suos, exercitus grandus nimis valde, c'est la "prophétie" d'un "fils de l'Homme", c'est la seule charité divine, surnaturelle, le contact d'En-Haut, opéré par un fils du Nouvel Adam. Le stimulant, l'allumette manquant à cette poudre, c'est généralement l'étreinte fraternelle d'une âme vivante, Dieu Se manifestant d'habitude sous forme humaine : par le Christ, par les membres du Christ, donc toujours par l'Eglise. "Comble ton serviteur, vivifie-moi, alors j'observerai ta parole... Car mon âme reste collée à la glèbe, vivifie-moi selon ton Verbe... Quand tu auras mis mon cœur au large, je courrai dans la voie de Tes commandements !"

Or, vos lettres, - comme vos moindres écrits - communiquent cette flamme de vie; quel incomparable viatique, après l'affaissement sous le genêt d'Elie ? Dieu, qu'il faut durement apprendre à travers l'accomplissement de sa volonté, est alors derechef "gouté", non plus dans sa présence à l'âme, qui L'a perdu pour avoir prétendu substituer un dialogue au monologue infabule sine strepitu verborum, mais de par sa condescendance et miséricorde, dans la contagion d'autrui, du "prechain"; ce qui me fait sentir parfois que l'expression des Actes : "La multitude des croyants n'était qu'une seule âme" était bien plus qu'une métaphore. Tous ceux, dit St. Luc, et l'expérience nous le fait redire avec lui, tous ceux qui "possèdent tout en commun" - et surtout l'essentiel : la vie d'En-Haut par la foi - "dans le

même lieu" - l'Eglise - reçoivent les uns des autres "leur nourriture avec joie et d'un coeur simple". Or, "ma nourriture, dit Celui qu'il nous faut imiter, est de faire la volonté de Celui qui M'a envoyé"...

Cum exultatione et simplicitate cordis : ainsi m'avez-vous donné le pain que je vous demandais; ainsi l'ai-je pris. Oui, des lettres comme les vôtres rendent un sens qui n'est pas de ce monde. Elles sont des signes et des témoignages; elles démontrent, elles font pressentir et deviner le frémissement de la vie divine au "delà du voile", moins par les "persuasifs discours de la sagesse humaine que par une manifestation de force dans l'Esprit". Souffrez que je vous en remercie. Il y a deux mois, j'avais expliqué mon angoisse dans une lettre à tel prédicateur répandu. Il ne m'a jamais répondu, mais confié à un tiers : "C'est un aventurier; je ne m'occuperai pas de lui". Et vise ille praeterivit sacerdos... Un autre, plus charitable, sans me répondre, m'envoya Foi et Raison, manuel d'Apologétique : qui erat plenus sensibus. Or, plus j'essaie de déchiffrer ce problème de l'Eglise - je commence, d'ailleurs, à croire qu'il faut tout bonnement le contempler et qu'aucune recherche ne vaut un regard, mais un regard simple, pur, un "oeil sain" - plus je me persuade qu'en effet l'analyse, la critique historique, ne peut mener plus loin qu'elle-même. Le discernement des miracles, dans la vie de Notre Seigneur, ne présuppose-t-il pas, au delà de la simple supputation des témoignages, voire des évidences, une compréhension d'un autre ordre, l'initiation au sens d'une mission salvifique, un certain saper des réalités célestes ? N'exige-t-il pas une transcendance irréductible aux démarches courantes de la logique, analogue par exemple à l'intégration mathématique ? Et le jugement le plus spontanément sûr, le plus droit - comme droit est le retour des pigeons voyageurs à leur gîte - est-ce celui de l'historien livré à sa "pauvre petite science conjecturale" ou celui de l'humble bonne femme illettrée pleurant d'amour en écoutant l'évangile de Lazare ressuscité (2) ?

Je rappelais, l'autre jour, à Dom L... le classique argument de Zénon sur

la flèche, immobile en chacun des points qu'elle traverse, et la solution bergsennienne : lâcher l'analyse pour la synthèse, le discours pour l'intuition, la connaissance par inférence pour la connaissance naturelle, une véritable "conversion" de l'intelligence - quantum potes, tantum aude... Se jeter à l'eau pour apprendre à nager. Dès lors, que la foi catholique soit "croyable", comme vous dites, m'importe peu : je crève de plausibilités ? Bouvard et Pécuchet en faisaient provision ? Heur ou malheur, j'ai passé ma vie à choyer des idées; toutes étaient accueillies avec faveur à mon foyer. Les plus singulières, les plus hérissantes, trouvaient en moi, comme les plus évidentes, des trésors d'indulgence, un accueil réceptif, une openmindedness qui n'en voulait retenir que le bon, la parcelle de vérité. Tôt ou tard, cependant, cette même vivacité de l'esprit qui m'en avait découvert la plausibilité, m'en révélait inexorablement la caducité, ce qu'elles avaient de corruptible. De sorte qu'à tort ou à raison me voilà indifférent aux charmes et aux prétentions des "arguments" : non in dialecticis complacuit Domino salvum facere populum suum. "Ceci est croyable" revient à cette autre formule : "Il y a beaucoup à dire pour ceci". Ma foi, il y a des tas de choses à dire pour des tas de doctrines : la transcendance, ce n'est pas cela. Est, est - Non, non. Et je comprends Lamartine qui, au tome II de son Voyage en Orient, je crois - car je l'ai lu voici trente ans - s'avoue incapable d'embrasser le Christianisme pour l'auteur de quelques syllogismes "irréfutables". J'aime mieux un fait vivant qu'un raisonnement mort; le Christianisme n'est pas une philosophie abstraite. Devant l'impitoyable impossibilité de croire qui s'impose parfois aux meilleurs volontés - crede, sed adjuva incredulitatem meam, n'est pas vouloir, aspirer à croire ? est-ce vraiment posséder dans la paix la certitude de l'invisible et de l'inévident ? - devant le geste vain, la vide répétition de formules auxquelles on ne parvient pas à conférer un sens concret, qui "parle", qui "dit" à l'âme quelque chose, qui la remplit, l'étoffe, ajoute vraiment à sa teneur; devant le pitoyable psittacisme de Chrétiens pourtant fidèles, et qui s'obstinent douloureusement dans leur fidélité chrétienne,

alors que les concepts dogmatiques s'évanouissent comme des gouttes d'eau tombant sur un métal brûlant - et comme en souffre de cette impuissance ? - j'en reviens toujours aux catégoriques affirmations de Jésus-Christ :

"Personne ne sait ce qu'est le Fils, si ce n'est le Père, ni ce qu'est le Père, sinon le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler". Ce n'est donc pas, en nous, ce principe "chair-et-sang" de la vie naturelle, inférieure, qui nous déçoit les vérités d'En-Haut, mais "mon Père qui est dans les cieux". Il ne s'agit pas seulement, dans la pensée du Christ, des brebis qu'Il possède déjà, qui reposent en Sa bergerie, mais encore de celles qui errent au loin : "Tout ce qui vient à Moi, c'est ce que le Père me donne". Tout ce qui vagabonde, en quête d'abri, tout ce qui s'achemine vers Moi sans le savoir, tout ce qui cherche à s'orienter dans le désert, c'est en vertu d'une inconsciente et mystérieuse fascination, d'une nostalgie dont la plupart ne se rendent même pas compte : tu ne me chercherai même pas, Pascal, si Moi, ton Créateur et ton Sauveur, Je ne t'avais déjà trouvé, si le Bon Pasteur, envoyé par le Père ne parcourait les "lieux arides" pour te ramener ? "Nul ne peut venir à Moi", faire un seul pas vers la lumière, "si le Père qui M'a envoyé ne l'attire". Car "il est écrit dans les Prophètes : Ils seront tous enseignés par Dieu". Pas un seul ne doit sa foi à la "sagesse des hommes, mais à la puissance de Dieu" (1 Cor., 2:5). Cette foi, "don de l'Esprit", ne vient pas de vous, dialecticiens subtils, irréfutables, car "c'est le don de Dieu" (1 Cor., 2:9; Eph., 2:8), de ce Dieu caché, secret, dont les pensées ne sont pas plus les nôtres que ses voies, y compris celles de la conversion, ne sont les nôtres (Isaïe, 55:8). Il faut avoir "entendu le Père, et reçu son enseignement, pour tout bonnement venir, faire route vers Moi". Nul ne se met en marche donc, pas même l'Enfant Prodigue au pays des pourceaux, sans y être poussé, amené, sollicité, attiré, dit Jésus : suaviter et fertiter. C'est ce que confirme le confident de l'Esprit : "Autrefois, vous ne connaissiez pas Dieu... maintenant, vous Le connaissez, ou, plus précisément, vous êtes connus de Lui" (Gal., 4:9). Et "celui qui est connu de Dieu, c'est celui qui L'aime" (1 Cor., 8:3). Un jour viendra où, devenu semblable

au Fils, il connaîtra le Père comme il en est lui-même connu (1 Cor., 13:12; 1 Jean, 5:2). Mais, d'ici lors, ce qui compte, ce qui constitue l'essentiel, le noyau, la réalité salvifique de la connaissance, c'est d'être connu : de même que Dieu nous pose dans l'être créaturel ordinaire, naturel, en nous pensant, en prêtant attention au simple possible que nous sommes primordiallement, ainsi le Dieu révélé nous confère-t-Il l'être surnaturel, la participation à la nature divine, la vie nouvelle d'En-Haut, en nous "connaissant". Mais Il ne veut connaître que ceux qui L'aiment, qui ressentent le besoin de sa Plénitude, qui gémissent de leur néant, qui tendent les mains dans l'humilité de leur cœur vers un ciel où, cependant, rien de leur apparaît encore. Cette théstropie, cette faim et soif du Dieu inconnu, c'est l'amour dont l'Apôtre dit : Si quis autem diligit Deum, hic cognitus est ab Eo.

N'est-ce pas là ce que le même St Paul appelle "découvrir la vérité en amour" : ? La Vulgate traduit audacieusement : veritatem facientes in caritate. Il y a là comme une collaboration du fidèle; il contribue en quelque sorte à engendrer cette Vérité, qui n'est pas un sommaire de notions abstraites et impersonnelles, mais au contraire QUELQU'UN, destiné, après s'être incarné hypostatiquement dans le seul Jésus-Christ, à Se "répandre" et à Se "communiquer", dit Bossuet, en tous ceux qui, fili in Filie, avec Lui, en Lui et par Lui, poussent le grand cri de filiation : Abba ! Pater ! De sorte que "pour parvenir à la lumière" de la foi plénière - c'est Jésus qui parle - il faut commencer par réaliser en soi cette Vérité : qui facit veritatem, venit ad lucem. En croissant dans le Christ - et la première lueur, la première question qui pointe dans l'âme de l'incrédul amerce cette croissance - nous contribuons à élaborer, à développer, à faire s'épanouir cette Vérité personnelle et vivante en qui doit nous mener, à qui doit nous faire participer l'Esprit de cette Vérité : mentes nostras, quaesumus, Domine, Paraclitus, qui a Te procedit, illuminet, et inducat in omnem, sicut tuus premisit Filius, Veritatem...

Vous conviendrez, mon Père, qu'habit - à tort ou à raison, et après

tout je ne légifère pas : je décris mon cas personnel - habité, dis-je par de telles convictions, il m'est difficile de me décider en matière de foi sur le vu d'argumentations pressantes ou ingénieuses. Et je vous avoue que votre adjectif "croyable" m'a chiffonné ! Le pragmatisme et le "comme si" me paraissent le comble de la débilité, voire de la couardise, intellectuelle : Le Dante, combien plus homme, plus propre, plus sain que Renan (au sens du Si ton œil est sain) !

Vous me direz encore qu'à moins de tomber dans le fidéisme - cet entéléisme du surnaturel - il me faut bien admettre que les voies de Dieu, comme ses pensées, si elles ne sont pas les nôtres, doivent bien, pour qu'il y ait révélation, message et témoignage de Dieu - même au plus profond du cœur humain - emprunter la langue des hommes, et qu'il faut bien, sous peine de tout perdre, transposer la Parole, je ne dis même pas la traduire, mais l'humaniser, faisant confiance au Créateur des "choses visibles et des invisibles" pour l'indispensable analogie qui nous permette de saisir celles-ci dans celles-là.

D'accord, mais, en fait d'équivalence, n'y a-t-il pas plus proche des réalités premières, concrètes, vivantes et personnelles, qu'une espèce de notation algébrique ? L'ecclésiologie courante en Occident part, ce me semble, d'un concept fourni par l'expérience de la vie civique et juridique : celui de société. Sitôt la notion de Royaume démystérisé, ramenée à l'honnête niveau des réalités qu'on explique et décortique, tout s'enchaîne avec une admirable rigueur ; il suffit d'anthropomorphiser solidement au début. Quant aux fioritures métaphoriques, elles sont de même ordre : il y a deux ans, une lettre pastorale, signée pourtant d'un éminent prélat catholique, me confirma dans mon éloignement pour l'ecclésiologie occidentale. Il y développait deux comparaisons : l'Eglise est une armée en guerre ; erge discipline, discipline, discipline ?.. L'Eglise est un navire battu par la tempête : erge discipline, discipline, discipline ? Pour des esprits fortement saturés de pensée

biblique et patristique - comme le sent les Orientaux, de par toute leur atmosphère liturgique et leur piété traditionnelle - un document comme celui-là devait manifester la plus condamnable incompréhension du mystère chrétien. Nos frères séparés n'ont à proprement parler par d'ecclésiologie, elle ne constitue pas un "traité", séparé, d'abord parce que les nécessités de la lutte antiprotestante n'ont pas fait dévier la pensée orthodoxe de son cours naturel (3), ensuite et surtout parce que, pour eux, la doctrine de l'Eglise fait partie, selon le point de vue initial, de la Christologie (tendance traditionnelle) ou de la Pneumatologie (tendance moderne). J'admire quiconque, en pareille matière, condamnerait absolument telle voie d'approche au profit de telle autre ! Il s'agit de savoir laquelle s'ouvre le plus efficacement - et le plus aisément - accès, je ne dis pas aux âmes en général, mais à tel genre d'âmes déterminé.

Toute révérence gardée - mutatis mutandis aussi - il m'arrive de comparer la découverte du monde surnaturel à celle d'un continent inconnu, mettons : jadis, l'Afrique. Il y a trois façons de connaître cette vaste contrée. Voyons de plus près chacune.

La première consiste à étudier les cartes géographiques : tout s'y trouve "transposé", symboliquement schématisé. Les proportions immenses de ce continent sont ramenées aux dimensions d'une page d'atlas ; les bras de mer deviennent des lignes sinueuses sur du papier ; les chaînes de montagne, des espèces d'arêtes de poisson ; des pointillés tracent les frontières que rien ne signale dans la réalité ; par-dessus tout, la troisième dimension fait défaut : hauteur, épaisseur, relief - et la couleur, le son, l'odeur, la vie, le grouillement humain et animal, tout ce que l'Afrique a de teneur, de concret de présent et d'individuel. Cette image dépouillée, appauvrie, à quoi Bergson prétend réduire le concept, c'est la carte géographique qui nous en fournit l'exemple : l'Afrique, du bleu, du vert, du rose et de jaune sur un bout de papier !

Nul n'en niera l'utilité : telle quelle, cette carte oriente, permet

une connaissance transposée, elle aussi, toute en rapports et proportions, "à l'échelle" : si cette ligne est le Congo, cette tache est un grand lac... A ceux-là même qui se trouvent sur le continent noir, comme à ceux qui décrivent les séjours qu'ils y ont fait, la carte est utile pour s'y reconnaître pour faire le point, pour établir des repères, pour ne pas réduire le voyage en Afrique au contact brut, tout sensoriel, qu'aurait avec elle une bête, au lieu d'un homme. Guide utile, voire nécessaire. Mais, vaut-il mieux, pour connaître l'Afrique, y séjourner sans carte ou étudier à la carte à 3000 km. de là ? C'est tout le problème de la théologie... Pardon ? de la géographie. Et quand j'écris théologie, j'en ai pas à cette spéculation digne de son beau nom, qu'en trouve chez les Pères, mais à cette dialectique saeûle de s'entendre parler, et qui défrièhe hardiment le h allier du Mystère à grands coups de raisonnements bien assénés. C'est un peu l'atmosphère de cette Physique moderne qui décrit gravement les habitudes des impondérables et les sauts périlleux des électrons.

Mais, pour avoir de l'Afrique une connaissance qui ne se limite pas à des chiffres, à des notions abstraites, qui me donne enfin la sensation toute fraîche, le goût - comme Jühlicher flairait dans l'Évangile un palestinischer Erdgeruch - je ne pourrais me contenter de la carte, de ses symboles et de ses analogies. J'aurai recours aux récits et descriptions des explorateurs et voyageurs. J'y trouverai, non la planisphère qu'il ne faut cesser d'interpréter et transposer, mais des détails vécus, d'aperçus directs, originaux, le contact, à travers, il est vrai, le tempérament, le caractère et les dons de mes semblables. Certes, j'aurai souvent à me demander : "Qu'ont-ils cherché là-bas ? A quoi leur attention s'adressait-elle ? Un tel fut-il observateur de la nature ou des mœurs ? Est-ce l'art indigène ou la vie sociale à quoi s'attacha tel autre ? Ce peintre, si sensible à la magie des couleurs tropicales, n'at-il pas été daltenien ? Ont-ils "enregistré" l'Afrique comme la cire vierge d'un disque enregistre un morceau de musique ? Sinon, comment distinguer, dans leurs narrations, ce qui vient d'eux, ou de leur "monde",

l'Europe, et la veine purement africaine ?" Mais, sous le bénéfice de ces prudentes réserves, leurs récits ne me donneront sans doute pas la synthèse globale que m'offrirait une carte. C'est un coin du Continent noir que chacun me révèle - car la carte ne me découvre rien : elle schématise, ordonne, et universalise les témoignages des voyageurs - et, cependant, combien plus ils me donnent la sensation du vécu, "d'y être allé moi-même", de la "tranche de vie" ? Quelles vocations d'explorateur une carte a-t-elle jamais suscitées, alors que les aventures de Caillé, de Speke, de Livingstone, de Burton, ont soulevé l'enthousiasme de jeunes cœurs par milliers ? Ainsi, d'une certaine théologie moins spéculative - au sens premier du mot - que dialectique, nous voici parvenus aux sources, au témoignage de ceux qui ont "vu", "touché de leurs mains", comme dit l'explorateur appelé St. Jean...

Non licet omnibus adire... African ? Cependant, quelques-uns risquent le tout pour le tout. Au dernier siècle, nombreux sont les généreux et les aventureux qui, puissamment attirés par le mystère de ces terres inconnues, ont tout abandonné, sur la foi de quelque récit de voyage, pour s'en aller voir par eux-mêmes. Il y en eut de toute catégorie : des illuminés, des têtes-brûlées, qui pour avoir dévoré les souvenirs d'un Stanley - timeo hominem unius libri ? - se sont lancés dans l'aventure, impréparés, sans souci des cartes, ni des communications prodiguées par les corps savants, pour finir misérablement en quelque Tanezrouf - mais aussi des hommes attachés à servir, à se rendre utiles, à frayer les voies, gardant le contact avec la Société de Géographie, usant des atlas - cum grano salis. Des privations, des misères sans nombre et sans nom, toute une ascèse tendue vers le grand but entrevu - non pas satisfaire la soif d'aventure et d'inconnu, mais édifier, servir - les acheminer enfin vers la connaissance immédiate, d'homme à homme, "mystique". Mais ces discoverers équilibrés et pondérés se gardent d'en croire exclusivement leur propre expérience : ils la contrôlent, la comparent au témoignage des grands prédécesseurs, tiennent compte des cartes, font leur profit des avis de la Société de Géographie...

Tout compte fait, je crois avec Brémont que la poésie induit en prière - donc en la vie de foi - plus contagieusement que tel Tractatus tout bardé de logique; que les souvenirs d'un Speke ou d'un Stanley nous "révèlent" mieux l'Afrique en dix lignes que tout un atlas. S'il faut, effectivement, au message divin une "forme" humaine pour se faire accepter des hommes, pour être à leur portée, que chacun s'interroge et choisisse : sans interdire à autrui de préférer l'engrenage bien huilé des raisons abstraites, je préfère la méthode évangélique, développée par les Pères : c'est moins à l'intelligence raisonneuse qu'elle s'adresse, qu'à l'âme, en ses profondeurs. A chaque malade, la cure qui lui convient ?

Dans ces conditions, j'ai vaguement l'impression - que je laisse sympathiquement mûrir en moi, sans rien "forcer" - que l'esprit biologique, qui a succédé dans les sciences au mécanique, pourrait bien apporter, au problème d'une "démonstration" adaptée aux besoins et dispositions de l'homme moderne, une clé, toutes les clés n'ayant d'ailleurs de valeur qu'analogique et symbolique (mais d'un symbolisme justifié par les réalités qu'il exprime). Ici, je crois que la notion de finalité pourrait servir de clé. La lecture des néovitalistes - surtout Driesch et von Bechterew - amène à trouver l'explication des formes vivantes dans leur but, dans leur fonction, l'avenir orientant le présent (notion d'entéléchie). A supposer qu'il y ait continuité biologique de l'éponge à l'homme, c'est l'homme qui expliquerait l'éponge, qui en fournirait la raison d'être, et non l'inverse. Tant qu'à présenter aux hommes le mystère de l'Eglise sous une forme "naturelle", sous une affabulation conforme à leurs modes de pensée actuels, ne pourrait-on s'établir sur le terrain de l'analogie biologique ? Autrement dit, l'Eglise est-elle vivante ? Est-ce une précieuse et vénérable momie, conservée dans les bandelottes traditionnelles de la Regula remota ? Est-elle fossilisée, pétrifiée, nouée en plein développement ? Ou bien - comme l'Arbre de la Parabole, comme le Chrétien selon St. Paul - est-elle une entité vivante, trouvant en elle-même, en son type, en son idée (4), de quoi renouveler toujours en

elle-même les énergies et les initiatives vitales pour une "évolution" souverainement "créatrice" ? Qui donc a parlé d'un trésor intérieur (5), d'où toujours jaillissent, avec des legs anciens, des dons nouveaux ? "La Tradition, c'est moi", peut dire l'Eglise, cosmes de l'Incarnation - et non la bibliothèque des Pères anténicéens...

J'en suis à me demander pourquoi, et en vertu de quel principe, l'actuelle Orthodoxie prend pour critère général la vie (dépassée) des Eglises byzantine-anateliennes au 4^e siècle ? Pourquoi pas l'Orthodoxie du 3^e siècle ? Pourquoi celle de Frimilien, et non celle de Cyprien ? Pourquoi Basile si dur pour les Conciles œcuméniques - mais en passe là-dessus ! - et Chrysostome, si "romain" en toutes choses - mais en gaze ! - plutôt que Clément d'Alexandrie et Polycarpe ? Pourquoi ce mépris des très orthodoxes Pères d'Occident, sauf Augustin, simplement béatifié, et Ambroise, dont on utilise le prestige personnel contre le privilège de Pierre ? Pourquoi certaines colères contre Irénée, ce "traître", ce "déserteur" (6) ? Pourquoi l'empereur Maurice peut-il modifier la Liturgie, alors que ces innovations demeurent tabou ? Pourquoi l'Orthodoxie actuelle ne reconnaît-elle ~~pas~~ sa lignée qu'à partir de Nicée ? Pourquoi le Christianisme du 2^e et du 3^e siècles ne peut-il lui servir de norme ecclésiastique ? Comment justifier ces discriminations parfois peureuses, alors que l'Eglise, comme le Christ dont elle est le Corps, est la même hier, aujourd'hui, éternellement (Apec., 13:8) ? Il n'empêche, cependant, que le Christ s'est soumis aux conditions de la vie créaturelle : Il a grandi, changé quant aux manifestations de son être, crû en sagesse, en stature, en grâce même, devant Dieu comme devant les hommes... J'ai toujours rapproché ce texte de St. Luc et de l'Epître aux Ephésiens, ch. :

croître jusqu'à la pleine stature du Christ achevé...

Ce qui m'a détourné de l'actuelle Orthodoxie, telle que je l'ai connue pour ma désillusion - femme de Leth pétrifiée pour sa hantise du passé, momie précieusement conservée d'une vivante, de cette antique Orthodoxie de l'âge patristique à qui va toujours ma filiale admiration (7) - c'est que, préci-

sément, c'est la nostalgie de l'Eglise indivise, de l'Una Sancta, qui m'y a mené naguère; alors que lui manque, sauf chez quelques théologiens suspects dans leur propre milieu (8) cette "sollicitude de toutes les Eglises" (2 Cor., 11:28), ce souci de l'Une et Sainte, l'impérieuse nostalgie de l'unité perdue. Y esquisser les plus élémentaires linéaments d'une ecolésiologie autre qu'empirique et protestante - car cette Orthodexie est, à son insu, pénétrée d'individualisme protestant, de presbytérianisme, voire en certain cas de congrégationnalisme pratiques (9) - y tenter la plus modeste ébauche d'une théologie de l'Eglise, c'est aller au-devant des censures et des déboires. Je ne dis pas que tous les hiérarques soient incompréhensifs (10); je dis que la réaction antiromaine, donc fatalement anti-hiérarchique (11), a fait, surtout depuis Chemiakov, concevoir la "sobornité", la conciliarité (12) propre aux Eglises orthodoxes, en mode fractionnaire et démocratique; que les laïcs y ont le dernier mot, sans que d'ailleurs le clergé rêve même d'affirmer le primat de l'Eglise enseignante, l'Eglise n'étant plus que l'aspect religieux de la Cité, le peuple en prière; qu'en l'absence d'une monarchie de droit divin dans l'Eglise, tous sont Papes; que, dès lors, c'est la majorité des Papes qui a raison contre la minorité; qu'enfin, c'est en théologie, comme d'ailleurs pour tout progrès dans l'Eglise (13), la masse amorphe des "fidèles" par loyalisme envers les ancêtres ou par nationalisme "religieux" (14), qui décide enfin de compte. Sitôt qu'en s'est vraiment rendu compte de cette amère réalité, c'est à s'enfuir avec la vélocité d'une cœmète.

Victoire des tissus conjonctifs sur les cellules fonctionnelles, "nobles". Car, en fait, trop de laïcs orthodoxes en sont à rester orthodoxes parce qu'ils sont "nés comme ça", comme on naît blond ou brun, bossu ou bien bâti, français ou espagnol. A la limite, l'Eglise, en certains Etats, devient le Département des Affaires Religieuses, la "gendarmerie pieuse" de Bonaparte (qui qualifiait ses Evêques de "préfets violets"). Cela m'a révolté dès le début; l'affaire du Concordat yougoslave, par exemple, m'a laissé rongé de honte.

En bien ? plutôt Grégoire VII, voire Boniface VIII, bien qu'ils aient affirmé sans équilibre un principe vrai, que ces Patriarches à plat ventre devant l'Autokrater ou le Padischah !

Ce que vous me dites de ma "situation d'attente et de passage", en cas de "conversion", n'a rien qui puisse m'effrayer; vous comprenez que, visant au plus grand bien, au plus grand amour, je tiens pour "excrément" tout ce qui est secondaire; souligner, comme vous faites, la gravité des sacrifices à consentir, c'est précisément me provoquer à les accomplir.

J'en reviens à ce que je vous disais plus haut de la Regula remota, qui prime dans l'Orthodoxie actuelle la Regula proxima : l'argument orthodoxe et "catholique non-romain" des métamorphoses latines, je commence à croire qu'il se retourne contre ceux qui l'imploient. Je trouve à Rome, en effet, la vérification de Jean, 16:13 et 14:12, sur la vérité plus complète à quoi nous initiera l'Esprit de vérité, le divin don de vivante vérité : j'y vois la promesse d'une Révélation permanente dans le Corps animé par cet Esprit subsistant et vivant de la Révélation - le même aujourd'hui, hier, éternellement, toujours Révélateur, même au ciel - agit par le magistère de l'Eglise et rend ainsi possible la souplesse interne de cet ensemble, sa force d'expansion, son élasticité spirituelle, autrement dit : sa catholicité. C'est ce qui permet l'existence, à Rome, d'une Tradition active, dynamique, en perpétuel mouvement : Pater meus usque modo operatur, et Ego operer, peut dire l'Eglise. Chez nous, Orthodoxes - j'entends : chez les meilleurs - tout est fondé sur la lettre des Ecritures, vénérées certes, mais un peu comme la Torah par les Juifs, et sur la Tradition passive; la Révélation devient trop souvent un capital mort, bloqué, un trésor emmagasiné, qu'il faut se contenter d'admirer, sans y toucher (15), et de transmettre telquel (pareil au Talent unique de la Parabele) aux générations ultérieures. Toute croissance, toute expansion, toute explicitation de l'unité, donc tout Catholicisme, tout cela, dès le principe, est bloqué; mais, comme je l'ai dit souvent à Mgr. A... (16), je n'arrive pas à comprendre pourquoi l'en accepte, dans ces conditions,

le développement qui mène des Judéo-Chrétiens hiérosolymites au Chrstianisme déjà très particulier de Byzance. A plusieurs reprises, j'ai posé la question à Mgr. A... : le segment de vie helléno-anatolien, qui va d'environ 350 à 850, pourquoi lui concédons-nous une valeur absolue ? Pourquoi Basile et pas Irénée ? Mais, pour mon Archevêque, l'Évêque-martyr de Lyon n'est pas loin d'être un traître, et moi-même, le seul fait de poser ces questions, de ne pas sentir a priori le caractère unique de la période en question, prouve que je n'ai pas "l'âme orthodoxe" (17) :

Je crois avoir, cependant, l'instinct de l'Eglise; ma prière, même personnelle et privée, ma réflexion religieuse, toutes les démarches de ma vie, tout cela s'opère spontanément, sans effort ni théorie préalables, dans le cadre et le sens de l'Eglise : je ne prie pour moi-même qu'à titre de membre du Corps, et d'ailleurs je prie généralement pour NOUS, et non pour MOI. Il m'est tout naturel - et le contraire me paraîtrait incompréhensible - de communier avec la communauté, pour elle et, grâce à la réversibilité des mérites, par elle. Les mendiants qui se trouvent devant le porche, l'officiant, le clergé paroissial, les servants, et tous les fidèles présents, avec leurs innombrables besoins spirituels et temporels, les Chrétientés lointaines, les convertis récents, les pasteurs et les ouailles en pays de persécution, les mauvais prêtres - et, parmi les morts, Luther, Talleyrand, Lamennais, le père Hyacinthe, Leisy, Tyrrell - tous me sent spontanément présents; je prie pour tous, sans effort, avec joie, et ne saurais même exprimer mes propres besoins avant d'avoir intercédé, tout indigne - mais "la charité couvre la multitude des péchés" - pour les leurs.

Et non seulement tel et tel m'intéressent, sont mes frères et mes sœurs dans la maison du Père - "criminels" dont l'histoire remplit les journaux : une Violette Nozière, un Weidmann en proie à Dieu sait quelles puissances ténébreuses ? - mais l'Eglise, jusqu'en ses rameaux détachés : je prie de toute mon âme pour Cesme Gordon Lang et l'Eglise anglicane, pour la vaillante

Gesinnungs-kirche de Mahrarens et de Niemöller. J'ai l'esprit trop critique, hélas ! pour rien espérer de l'oecumenisme telquel; mais j'aime trop la gloire de Dieu, manifestée en Jésus-Christ, pour ne pas implorer le Père, avec ou sans missel, à l'église ou chez moi, pour que toutes les brebis cohabitent dans la même bergerie : e quam bonum et jucundum !.. La phrase de St Paul sur le souci qu'il a de toutes les Eglises est comme un filigrane courant à travers toute ma pensée religieuse. Et précisément, l'Orthodoxie patristique m'a naguère conquis parce qu'elle a été pour moi une certaine attitude, une certaine position du problème religieux devant tout l'homme, telle qu'en principe elle était, me semblait-il, beaucoup plus féconde, plus adaptée à tout l'humain, plus "catholique", que le "juridisme" et l'"intellectualisme" latins de cette Eglise romaine qu'en ce temps-là j'estimais "sous la loi" et trop particulière, trop exclusiviste, pour prétendre avec droit au beau nom de Catholique. A cette Orthodoxie patristique, je reste fidèle. Seulement, je ne vois aucune possibilité d'en répandre l'esprit dans les Eglises immobilistes et pétrifiées qui s'en réclament aujourd'hui.

Dites-moi, mon Père : Unan Sanctam continue-t-elle de paraître ? Sinon, et si cette collection devait ressusciter après le Déluge, j'oserais vous proposer un manuscrit auquel je travaille : une théologie orthodoxe, et pourtant profondément catholique parce qu'orthodoxe. C'est ce qu'avait rêvé d'entreprendre Soloviev. Dans cet ouvrage, presque achevé, je me contenterais, sans le moindre accent polémique ou apologétique, de dire ce qui est, d'ébaucher une théologie orthodoxe acceptable à Rome, fondée, non sur des conceptions occidentales, post-augustiniennes, mais sur la tradition des Pères, surtout orientaux, développant cette paradosse, l'actualisant et la vivifiant, l'adaptant, la greffant sur l'Arbre "qui est au centre du jardin". C'est l'idée de Bessuet détaillant la foi catholique à Messieurs de la Religion. Un tel exposé, écrit de façon que tout laïc, tout profane, puisse y trouver intérêt, qu'en pensez-vous (18) ? Oui, je rêve d'une théologie irénique qui

spit, comme disait Newman, "quelque chose de saint, d'inexprimable, une vie qui croît, quelque chose de profond allant jusqu'au mystère". Soit dit en passant, vous citez l'hymne Friendly light du grand Cardinal. Puis-je vous rappeler que c'est Lead kindly light ? Il y a là plus qu'une nuance; la vieille Bible anglicane a d'admirables pages sur la lovingkindness divine. Et les deux derniers vers de la première strophe me reviennent bien souvent à l'esprit, ces derniers jours :

Keep Thou my feet; I do not ask to see

The distant scene : one step enough for me ?

Oui, j'en suis là : "Guide mes démarches; je ne cherche pas à scruter l'horizon : un seul pas me suffit."

Vous m'annoncez votre Messe de Noël, face à l'ennemi, à mes intentions... c'est la première fois qu'un serviteur de Dieu me consacre sa Messe, et dans une telle nuit ! J'en ai reçu, en vous lisant, comme une douce flamme lumineuse au visage. Comment l'Esprit de lumière résisterait-Il à de tels appels; comment ne me donnerait-Il pas, après de telles intercessions, "un cœur de chair pour mon cœur de pierre" ? Merci, et soyez persuadé, que depuis que j'ai lu Chrétiens désunis, je prie chaque jour pour son apostolique auteur.

Sur les conditions d'un retour à Rome ou, plus exactement, sur celles d'une découverte de la vérité (on ne La trouve pas, comme dit St. Paul, mais Elle nous trouve) votre avis coïncide avec celui de Dom L... Oui, vous avez raison : seuls, les "pauvres" sont relevés de leur fumier - et, pour qui connaît ma vie passée, quel fumier ?

Il y a des moments où, malgré mes rechutes, malgré une nature très peu changée à la surface, je sens positivement, avec l'assurance et la certitude des constatations physiques, que l'en Se substitue à moi... non, c'est inexact, mais comment exprimer l'ineffable, qu'il est presque péché d'oser scruter en face ? Autant s'impose à moi, parfois, la mystérieuse pesanteur d'une Absence, d'une carence de Dieu dans le monde - et comme je souffre de cette étreinte sur le vide ! - autant j'éprouve, constate et ressens, à d'autres moments, que tout s'explique, que les plus mystérieux dogmes luisent doucement d'une

lumineuse évidence, sont eux-mêmes leur propre lumière, et qu'une Présence, à la fois sévère et consolante, impitoyable et tendrement miséricordieuse - paternelle, indubitablement paternelle, quoi qu'il arrive, s'empare de moi et sollicite, avec une obstinée, une inexorable douceur, jusqu'à ma chair de vieux pécheur - ferçat rivé à sa scoullure. Oui, je sens qu'Il brise tôt ou tard les chaînes. Celui-là... ah ! si l'on osait se donner à Lui pleinement ! Mais depuis l'Eden, sa voix fait peur : "Adam, Adam, où donc es-tu ? - Car "là où est ton trésor, là est ton cœur ? " - Quelle tragédie à crever le cœur, et comme le Si tu vis a Deo fugere, fuge in Deum reste la seule solution possible : se jeter en Dieu comme à l'eau... Oui, la seule solution, sauf le suicide à la bouddhiste : rendre l'être, y renoncer. J'ai passé par cela aussi "en des temps très anciens". Et cela vieillit, brise, anéantit, mais pour une nouvelle vie : cor contritum et humiliatum non despicias.

En conclusion : après une brève hésitation (car j'entrevois le risque et la douleur d'une rupture avec le meilleur de ma vie actuelle), j'ai décidé de ne servir que la Vérité, de n'aimer qu'Elle. Ma femme, à qui je viens de me confier, ne peut croire encore à cette "démolition". Tout cela est dur, mais encore insuffisante ascèse : il faut payer plus cher, de tout soi-même, la vérité plénière. Puisque vous voilà mobilisé au diable-vauvert, j'ignore où cette lettre vous trouvera; mais il y a des moments où l'espace et le temps me paraissent des fantômes : non d'une connaissance théorique mais d'expérience, de "realization", comme disent les Anglais; des moments, donc, où j'ai le goût de l'éternité. Ces trop rares moments, je les ressens comme mystérieusement remplis de Dieu, mais de Dieu Se manifestant comme volontairement caché au pécheur. En ces moments, la justice même de Dieu apparaît comme la manifestation de sa bonté; on le bénit comme Père, comme Sauveur et comme Juge, car c'est alors tout comme. Eh bien ! que ma prière, que ma charité, que ma pensée fraternelle abolissent semblablement l'espace et le temps, pour qu'au saint jour de Noël je sois à vos côtés, ad altare Dei.

Croyez, cher et Révérend Père, à mes sentiments de respectueuse gratitude dans le Christ Jésus.

NOTES

IV

(1) L'auteur ignorait alors que cet apparent silence de Dieu, cette apparente éclipse de sa bonté, cette carence de l'Être - l'univers spirituel privé de son soleil - est le plus magnifique don que puisse nous conférer le Père, pour nous apprendre à "posséder nos âmes dans la patience". C'est alors - comme on n'entend les battements de son cœur que dans le silence et le recueillement de la nuit, comme on aperçoit les étoiles qu'en ses ténèbres - c'est alors seulement qu'on a la précieuse assurance de servir Dieu pour Dieu seul, pour le Dieu inconnu, le Deus absconditus, non pour les joies et consolations qu'Il nous prodigue en temps normal. Ne serait-ce pas là ce "secret", cet absconditum, dont parle Jésus "sur la Montagne" : solitude sacrée, Herbe intérieur plutôt que désert extérieur ? L'âme désemparée n'étreint plus, dans l'obscurité, que du vide ; le vertige la prend : y a-t-il Quelqu'un pour entendre sa prière ? Alors, elle dit : "O Dieu qui fuis, Toi qui ne Te révéles à moi que sous les espèces de l'Absence, je ne Te demande pas de "voir", d'être rassuré ou réconforté ; mais, au lieu de lumière, donne-moi ta force, pour que j'ose Te servir, "absent", avec plus de ferveur et de fidélité que "présent". Et nox illuminatio mea sit !"

(2) Trois ans après avoir écrit ces lignes, l'auteur entendait développer la même thèse, avec une rare hauteur de vues, par le R.P. Levie, S.J., à l'Institut St. Louis, Bruxelles, en des conférences publiées en 1944, sous le titre de Sous les yeux de l'incroyant. Pas d'apologétique possible sans un présumé théologique, dit le R.P. Pas même un bout de chemin commun entre le croyant et l'incroyant, sans au moins un pressentiment, chez le dernier, de ce que croit et espère le premier.

(3) Recte Tractantem verbum veritatis (2 Tim., 2:15)

littéralement : tracer un sillon droit, c'est aller droit son chemin, sans se laisser distraire par des dérivatifs. N'est ce pas le R.P. Congar qui, dans Chrétiens désunis, rappelle cette profonde et véridique boutade : "C'est un grand malheur d'avoir appris son Catéchisme contre quelqu'un" ?

L' de St. Paul signifie aussi l'équilibre d'une doctrine, dont aucun élément n'est mis en vedette aux dépens de tel autre, laissé dans l'ombre, fut-ce même pour affirmer particulièrement tel point nié par l'hérésie.

(4) Précisément parce qu'il s'agit d'une idée au sens newmanien - moins logique que vital - d'une forme organisant la matière, ce principe de vie transcende toutes les configurations qu'il suscite. Sous l'outrance de l'idée tyrellienne dans Christianity at the Crossroads, on peut retrouver la notion newmanienne d'une idée-plénitude et surabondante richesse, tirant partie des événements, des races, des obstacles, pour se manifester aussi diversement que la Sagesse divine, son foyer (Eph., 3:10).

(5) Omnis gloria ejus Filiae Regis ab intus (Psaume 44:15).

(6) Authentique propos, tenu devant l'auteur par un Archevêque dépendant du Phanar

(7) C'est la fidélité absolue à l'Orthodoxie vivante - semper eadem sous les successifs aspects de la vie - qui a mené Seleviev jusqu'à la communion du Siège romain.

(8) Boulgakov, par exemple, ou jadis Seleviev. Ce n'est pas au premier chef leur sophiologie qui leur valut leur renommée d'hétérodoxes. Que de fois avons-nous entendu taxer le "catholicisme intentionnel" de l'un et l'occuménisme de l'autre, d'"internationalisme marxiste à la sauce ecclésiastique"!

(9) J. Danzas et M.J. Congar ont excellemment mis en lumière les influences externes qui ont pénétré la pensée orthodoxe en Russie. Pour l'Eglise byzantine, se rappeler Cyrille Lukar et telles infiltrations plus calvinistes

que luthériennes contre lesquelles la théologie grecque des dernières années est en nette réaction. En Russie, à côté d'une tradition catholicoïde allant de Pierre Meghila, par Macaire et Philarète, à Maltzev, il faut noter une tendance illuministe, s'inspirant de Bême, Frank Eckartshausen et Weigel (cf. Considérations sur l'Eglise intérieure de Laphoukine, le "Sénateur" des Soirées de St. Petersbourg); une véritable campagne luthérienne, inaugurée par Pierre le Grand; un courant piétiste, continué aujourd'hui par le Steoundisme; enfin, l'envahissement de l'enseignement théologique, voici près d'un siècle, par les grandes synthèses de Hegel, Schelling et surtout Schleiermacher, dont l'esprit fut plus adopté que les idées.

- (10) A Paris le métropolitain Euloge, exarque du Patriarcat œcuménique, pour avoir manifesté une comprehensiveness presque anglicane, a été pendant des années qualifié de protestant, de franc-maçon, voire de juif ?
- (11) Les droits de l'épiscopat, loin d'être mis en danger par le contrôle du premier des Evêques, y trouvent au contraire leur modèle et leur garantie. Les Puritains voyaient clair qui prétendaient identifier prelacy et papacy. Où succombe la primauté romaine, la hiérarchie se trouve livrée aux puissances terrestres.
- (12) Dans la récitation solennelle du Symbale de Nicée, nos frères séparés affirment leur foi en "l'Eglise une, sainte, conciliaire (sobornnaïca) et apostolique".
- (13) Ceci ne s'applique pas à ce que Bossuet appelait "l'écorce de la bonne vie" : on se prosternait toujours devant les Evêques, toujours appelés Despetes; mais les Jansénistes, eux aussi, "baisaient les pieds du Pape pour mieux lui lier les mains", et le R.P. Cengar a montré incidemment que le rôle de la plupart des Evêques russes, sous les Tsars, équivalait à celui des Cherévêques chez nous, au seuil du Moyen-Age...
- (14) On est orthodoxe, me fut-il dit cent fois, parce que Grec ou Bulgare. Mais,

alors, en serait Musulman parce que Turc, ou fétichiste parce que négroïde ?

- (15) Sacrés ils sont, car personne n'y touche ? (Voltaire)
- (16) Archevêque orthodoxe de Bruxelles, sous l'obédience du Métropolitain Euloge (de Paris), lui-même Exarque du Patriarcat œcuménique.
- (17) Un autre hiérarque orthodoxe nous affirmait, en 1937, que "la Liturgie de St. Jean Chrysostome est inspirée, au même titre que les Saintes Ecritures; qui ne le sent pas, n'est pas un véritable Orthodoxe".
- (18) Ce manuscrit, intitulé Catheliken, comportant 400 pages, a été perdu pendant la fuite de mai 1940, sur la grand'route d'Ypres, bombardée.
-